
LA POÉTESSE DU SHABA

Eva Pollefort



LA POÉTESSE DU SHABA

Eva Pollefort

Lorsqu'elle quitte son Katanga natal, ce jour de saison sèche en 1977, Marie-Joëlle emporte ses deux gamins à la beauté brésilienne, d'une peau cuivrée et aux cheveux jaune or, ainsi qu'une petite malle ferrée, et des souvenirs plein le cœur. Et puis sa sacoche. Dans sa sacoche, qu'elle porte en bandoulière pour garder les mains à portée des gamins, rien que des effets d'importance capitale : les passeports, les brosses à dents, les gouttes contre la rhinite des petits, un très vieux plan de celle que jadis on nommait Léopoldville, et son livre de recettes.

Dans sa tête, les cris et les menaces de Robert, et surtout des points d'interrogation qui se bousculent derrière chaque mot qui frappe ses pensées : Logement ? Nourriture ? Avenir ?

Le DC-10 se met en branle, enfin, sur la piste de l'aéroport de Lubumbashi, pour quitter cette belle ville habillée de jacarandas que certains nostalgiques appellent toujours E'Ville, et au décollage de l'avion s'envolent les rêves passés de Marie-Joëlle. Il est temps de construire demain.

A présent, elle s'accroche à son sac, les deux mains plaquées sur la reliure rigide de son précieux livre, la seule chose sur laquelle elle puisse encore fonder de l'es-



poir. Derrière ses paupières closes dansent les images des tantes qui s'affairaient dans les cuisines, entre les cases de leur homme et celles de leurs enfants. Au bruit des turbo-réacteurs se mêlent les voix, à peine estompées par le passage des ans, des femmes de la famille au village, ces aînées qui n'avaient eu cesse de répéter leurs sages conseils :

- Si tu veux garder ton homme près de toi, occupe-toi de son bas-ventre et de son ventre.

- Ne te leurre pas, ma fille : ta beauté de métisse finira par le lasser, même lui qui est blanc comme la farine de manioc.

- Ne sous-estime pas son appétit des choses comestibles !

- Seul le bien-être de son estomac forgera son amour pour toi par-delà les temps.

- Le plaisir de ses papilles alimentera le plaisir qu'il aura de vivre avec toi.

Marie-Joëlle osait protester, parfois, en riant gentiment :

- Vous êtes jalouses parce que vous n'avez pas été à l'école. Robert est un homme moderne ! Il m'aime pour mon esprit, pour mon cœur, pour ce que je suis et non pour ce que je cuisine. Il m'aimera toujours pour moi !

Marie-Joëlle tentait d'expliquer à ses consœurs le pacte qui la liait à Robert. Depuis leur première rencontre, un jour sur le chemin des classes, il l'avait dit, répété, susurré tant de fois :

- Quel bonheur d'avoir une femme qui fait de la poésie... Je t'épouserai et te garderai pour moi, pour tou-



jours. Je te nourrirai, je te logerai, je te ferai l'amour et tu m'écriras des poèmes. Qui sait, peut-être deviendras-tu la première poétesse du Katanga ?

Les sifflements des tantes et des cousines la faisaient taire :

- Pour qui te prends-tu ? Tu crois que ton Blanc-là, dans la belle grande ville, il n'aime pas manger ?
- Méfie-toi de son appétit !
- Prends garde d'assurer son plaisir à manger dans ta casserole !
- Entretiens bien ses joies gastronomiques, surtout !
- S'il n'aime plus tes plats, il ira manger ailleurs !

Marie-Joëlle se résigna lorsque Robert lui-même commença à se plaindre, de plus en plus souvent, de ses piètres dons culinaires.

- Tu passes ton temps à gribouiller des vers ridicules dans ton cahier d'écolière, et tu n'es même pas capable de me préparer un repas convenable ! J'espérais avoir une femme, une vraie !

Il ponctuait ses plaintes d'une paire de claques bien placées de part et d'autre de son visage. Alors elle apprit avec patience à concocter des plats qui faisaient frémir de plaisir les narines de son gourmet de mari. Robert, en fin connaisseur de la bonne chère autant que de la chair, appréciait pour dessert les câlins habiles par lesquels Marie-Joëlle s'acquittait de ses obligations matrimoniales. Lui qui jadis la dévorait des yeux, maintenant dévorait son corps, chaque jour, comme s'il se fut agi du manguier du fond de leur jardin qui sans cesse renouvelle ses fruits juteux. Marie-Joëlle le laissait faire avec grâce et beaucoup



d'entrain, puis à l'heure de la sieste s'enfermait dans la cuisine avec son livre de recettes pour composer le menu du bonheur du lendemain.

Au bout d'un an de ce régime, le ventre de Marie-Joëlle grossit jusqu'à ce qu'en sortent une paire des jumeaux si beaux que Robert en pleura. Ils se ruèrent sur les seins maternels, qu'ils vidèrent, goulus, en six mois, pour n'en laisser que l'ombre de deux outres flasques. Robert s'en offusquait violemment, en voulait à Marie-Joëlle qui, pour se faire pardonner, redoublait d'efforts pour sublimer ses plats de sauces et d'épices, entre les tétés des bébés et ses échappées littéraires dans le livre de recettes. Dès que les jumeaux furent sevrés, Robert tel une hyène affamée se jeta sur Marie-Joëlle, mais rapidement perdit l'appétit d'elle. Il la punit d'une claque à gauche, une claque à droite, et fit venir une cousine éloignée de Marie-Joëlle, une jeune fille du village engagée pour servir désormais de dessert chocolat.

Un soir, Marie-Joëlle prit son courage à deux mains et profita d'un moment d'accalmie pour demander à Robert ce qu'il était advenu de ses promesses.

Il lui rit au nez :

- Tu es ma femme ! Pour qui te prends-tu ? Pour la poétesse du Katanga, c'est ça ? Il n'y a plus de Katanga ! Le Katanga est devenu Shaba, tu n'étais pas au courant ? Ça fait un temps que nous ne sommes plus au Congo, pauvre fille, nous sommes au Zaïre maintenant !

Insatiable, Robert qui jadis dévorait le corps de Marie-Joëlle, au cours du temps lui mangea l'âme, par petites bouchées, la grignotant comme un chien ronge l'os,



la vidant de son essence tel une sangsue, ou un vampire. Sa poésie ? Mièvre. D'ailleurs, cela faisait des années qu'il ne l'avait plus vu écrire une seule ligne. Ses plats cuisinés ? Fadasses. Heureusement qu'il y avait la cousine, cette belle poupée d'ébène, pour agrémenter sa vie d'homme. Ses gosses ? Deux petits imbéciles qui passaient leurs journées à rêvasser, sous les branches du manguier, mêlant leurs boucles dorées au vert foncé des feuilles, retraçant du doigt les chemins mystérieux des fourmis. Elle-même ? Rien, une moins que rien. Et pourtant, il suffisait qu'elle fît un tout petit effort, juste un petit effort de plus... Robert déplorait, larmes aux yeux, que Marie-Joëlle, par ses incompétences affligeantes, plongeait leur ménage dans de si tristes abysses. Si seulement elle consentait à donner un peu du sien... Puis il s'en prit aux gamins eux-mêmes, reprochant à l'un de ressembler à l'autre, à l'autre de ressembler à leur mère. Il les insultait et les rabaisait et les écrasait de mots de plus en plus durs, jusqu'à la semaine dernière, quand la cousine poupée chocolat siffla Marie-Joëlle à l'arrière du jardin, sous le manguier.

A l'atterrissage sur le tarmac N'Djili, les enfants crient famine. Marie-Joëlle les rassure :

- Nous irons chez des amis de ma cousine. Vous aurez à manger là-bas.

Les embrassades sont graves et silencieuses, les regards bas. Les maigres bagages sont vite embarqués dans le coffre de la Toyota. Marie-Joëlle garde son livre coincé sous le bras, dans la sacoche, et ses gosses à la main. La route vers Kinshasa est longue. Le nom de la cousine est chuchoté tout bas, à l'abri des oreilles des enfants. On



parle des tantes aussi, qui s'étaient réunies en concubule et avaient longuement débattu, réfléchi, puis décidé d'une solution.

Les amis montrent à Marie-Joëlle sa chambre, qu'elle partagera avec les jumeaux, le temps de trouver un logement, un travail, un avenir. Les enfants courent vers la fenêtre, jugent les arbres qu'ils voient, négocient lequel sera exploré en premier, parient sur lequel ils trouveront le plus de fourmis, ou de fruits.

Marie-Joëlle s'assoit sur le bord du lit, se défait de sa sacoche, libère sa poitrine, enfin. Elle saisit son livre de recettes. Entre les dernières pages, elle compte les billets de cent dollars américains que sa cousine a récupérés dans la cachette de Robert.

- Sous le matelas, tu t'imagines ? Est-il bête ! Tu les mérites, ils sont à toi, va, sauve-toi avec les petits !

Elle replace les billets verts et referme le livre, puis le rouvre à la première page, en lit les premiers mots : « *Les recettes poétiques de Marie-Joëlle* ».

« Poèmes culinaires » ? « Recettes en rimes » ? Marie-Joëlle se dit qu'il va falloir retravailler le titre de son œuvre avant de penser à la faire éditer, à baser sur elle son métier. Elle saisit un bic et se met à composer dans les marges de ces pages déjà remplies au fil des ans.

- Maman, j'ai faim !

- Maman, moi aussi j'ai faim !

- Oh, mes enfants, on va manger, rassurez-vous. Moi aussi j'ai faim. J'ai faim de poésie, j'ai faim de vie !

* *
*
* *



Eva Pollefort a derrière elle une vie qu'elle rechigne à résumer en quelques lignes, et devant elle une vie qui reste encore à écrire. Comme tant d'autres, elle compose avec la première pour construire la suivante et navigue éternellement entre les deux. Elle aime écrire du vrai.

Nouvelle sélectionnée dans le cadre du concours de nouvelles organisé par axelle magazine, le Centre Librex, Corps écrits, la Maison du Livre et PointCulture pour l'édition 2021 du festival Féministe Toi-Même ! Marraine du concours : Myriam Leroy. Mise en page : Centre Librex. Le festival a été organisé aussi avec la complicité de : Africa is/ in the future, Awsa.be, CETRI, Culture et Démocratie, Maria Dogahe, Elles tournent-Dames draaien, Garance, les Grenades, Irène Kaufer, le Plan SA-CHA, Rédaction Claire, Valérie Provost, Laurence Rosier, la librairie Tultu, Baobab van de Teranga. Avec le soutien de l'échevinat de l'Égalité des chances de la Ville de Bruxelles et la Cellule Equals.be de la Région Bruxelles-Capitale.



magazine
axelle
média féministe belge

corps écrits
Genres
Familles
Sexualités



La maison
du **LI RE**

@ pointculture



equal.brussels 
égalité des chances